

Bulletin bibliographique

Autor(en): **Tanant / E.M. / E.B.**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **83 (1938)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

La discipline dans les armées françaises. Le général Tanant, ancien commandant en chef de l'École spéciale militaire, vient de publier chez les éditeurs militaires Charles-Lavauzelle et Cie, une importante étude sur *La discipline dans les armées françaises*. Prix : 20 francs, plus majoration 20 %. Nul plus que lui n'était qualifié pour traiter ce sujet. Aussi nous nous faisons un agréable devoir de reproduire ci-dessous les considérations générales que l'auteur a mises en tête de son étude.

Chapitre premier

Considérations générales.

La discipline fait la force principale des armées.

Elle est une force, en effet, et, comme telle, elle résulte des deux éléments qui la composent. Un de ces éléments vient d'en haut, c'est la volonté de commander et d'être obéi. L'autre vient d'en bas, c'est la volonté d'obéir.

La volonté de commander est imposée, comme celle d'obéir, à tous les membres de l'armée quel que soit leur grade et même souvent, au combat, à celui qui n'a aucun grade, mais qui, en l'absence d'un chef, doit prendre et prend le commandement.

Pourquoi ? Simplement parce que le devoir militaire est étroitement et directement dépendant de cet autre devoir qui constitue « l'impératif le plus catégorique » qui soit et qu'on nomme le devoir envers la patrie ou, si l'on préfère, le devoir envers la nation, ce qui est exactement la même chose, quand on parle du présent.

Plus l'armée fait corps avec la nation, plus le devoir militaire se rattache au devoir envers celle-ci.

Tous les théoriciens antipatriotes ou antimilitaristes peuvent ergoter sans fin. Il est prouvé, surtout depuis la Grande Guerre, que le peuple, dans tous les pays, a le sentiment inné du devoir envers la patrie, sentiment qui ne se discute pas, qui n'a aux yeux de la masse aucune base philosophique, aucun fondement théorique, mais qui existe parce qu'il est très simplement naturel.

Pour le commun des mortels, la patrie est la mère par excellence. « C'est ma mère, je la défends », comme chante un de nos hymnes patriotiques. Tous les sophismes s'évanouissent devant la force du sentiment patriotique quand le citoyen sait que la patrie est en danger.

* * *

La discipline, obligation issue du devoir militaire, doit donc être obtenue très facilement du *soldat*, qu'il possède ou non un grade dans l'armée.

Elle le serait, en effet, si tous ceux qui sont en droit de l'exiger montraient, d'une part, qu'ils sont eux-mêmes toujours disposés à la subir, et, d'autre part, qu'ils en comprennent bien l'essence et le mécanisme lorsqu'ils doivent l'imposer à leurs subordonnés.

Il faut avouer que nous n'en sommes pas à ce point et que trop souvent l'indiscipline est provoquée par le supérieur, soit parce que l'ordre qu'il a donné a été incompris du subordonné, inexécutable en raison des circonstances, ou bien qu'il est devenu caduc, la situation à laquelle il se rapportait ayant évolué ou changé. Il faut dire, enfin, que trop de chefs, petits ou grands, n'ont jamais su exactement ce qu'était la discipline, parce qu'ils ignorent sa nature, ses fondements et ses limites. Et puis, dans l'exercice du commandement, quoi qu'en puissent penser certains « vieux militaires », il y a la manière. C'est cela même qui fausse l'application d'un principe simple et qui crée toutes les complications auxquelles se heurtent une masse de gens qui n'ont rien compris à la chose essentielle du métier, parce qu'ils n'y ont jamais réfléchi.

Nous allons donc traiter ce sujet si important et réfléchir pour ceux qui ne l'ont pas fait. Puissent-ils en lisant ces lignes reconnaître leur erreur et avoir le courage de la réparer en changeant leur manière d'agir vis-à-vis de leurs chefs comme vis-à-vis de leurs subordonnés. Chacun s'en trouvera mieux.

* * *

Et d'abord proclamons qu'il n'y a pas de différence entre la discipline de paix et la discipline de guerre. L'une est la conséquence de l'autre et si l'on admet une certaine discipline de guerre — comme nous l'avons vu récemment — il est indispensable de changer notre conception de la discipline de paix qui ne correspond plus au but que nous voulons atteindre.

Si nous estimons avoir rempli nos obligations essentielles en établissant une discipline de façade, résultat d'un « drill », d'un dressage savant, et que cette façade s'écroule au premier coup de canon, que reste-t-il de l'édifice ? Rien, puisqu'il n'y avait rien derrière la façade. Et nous voici bien embarrassés lorsque nous constatons notre grave erreur.

Bien plus embarrassés serons-nous encore si nous avons instruit notre troupe suivant les mêmes principes que nous avons appliqués pour la discipline, car nous nous trouverons devant le néant absolu. Nous n'aurons plus alors, au combat, une belle et bonne troupe qui comprend la nécessité du « sacrifice » suprême pour une grande idée et qui l'accepte, mais un lamentable troupeau qui refuse d'aller à la « boucherie ».

Nous reviendrons sur ce sujet lorsque nous parlerons de l'instruction.

Quand il s'agit d'établir la discipline sur des bases fermes et raisonnables, il faut donc rechercher, en premier lieu, celle dont l'armée a besoin à la guerre, car celle-là seulement a de l'importance.

Général TANANT.

Pour une politique de l'air, par Marcel Déat et Claude Bonnier. — 1 vol. in-16 de 191 pages. — Paris, Edition du journal *La Concorde*, 1937. — Prix : 15 fr. (français).

Peut-être aurait-il fallu d'abord déterminer ce qu'on peut appeler la politique de la guerre, c'est-à-dire attribuer aux divers

engins le rôle que chacun doit y tenir, et fixer celui à qui revient la primauté. Les auteurs de la brochure que voici disent, en effet, qu'il appartient aux militaires de formuler « leurs exigences selon l'idée qu'ils se feront de la future bataille où ils seront engagés... Ce qui nous introduit d'emblée, ajoutent ces théoriciens, dans la zone des discussions de doctrine, que les spécialistes aiment se réserver. Heureusement — c'est toujours eux qui parlent ! — heureusement, il est surtout besoin de bon sens pour résoudre un redoutable problème, et la technicité n'y suffit pas toujours. »

Or, donc, le bon sens de ces messieurs leur apprend que, « en cas de guerre, en se plaçant dans l'hypothèse la plus défavorable », la décision ne sera pas obtenue ailleurs qu'en France. D'où cette conclusion : « C'est la France qu'il faut mettre à genoux, et dans le plus bref délai possible. C'est l'aviation qui s'en chargera. »

Et on nous représente les forces aériennes adverses — deux à trois mille avions de bombardement — s'élançant d'Allemagne et d'Italie pour s'abattre sur nos ports, nos écoles de l'air, nos voies ferrées, et surtout la capitale où elles porteront le coup décisif.

Voilà à quoi il faut s'attendre, à quoi il faut tenter de parer.

Eh bien, MM. Déat et Bonnier déclarent que nous ne sommes pas en état de résister à cette ruée d'ennemis qui nous tomberont du ciel. La situation de notre matériel nous met dans un état de « redoutable faiblesse ». Nous avons trop peu d'appareils, et nous n'en fabriquons pas assez : l'Allemagne en produisait 350 par mois ; l'Italie, 200 ; l'Angleterre, 250 ; alors que, naguère, il n'en sortait que 65 de nos usines, dans le même temps. Et, « non seulement notre production est lamentablement faible, mais notre construction est de beaucoup la plus chère ».

Donc, il faut que la France fasse « remonter à son aviation la pente que celle-ci a descendue ». Ce qui suppose que, « à tous les échelons, dans l'armée, dans l'administration, dans l'industrie, chacun fasse son devoir, et même plus que son devoir ».

Ainsi soit-il !

Lt.-Col. E. M.

La guerre en Argonne, par le général Joseph Rouquerol. — 1 vol. in-8° de 198 pages avec 4 croquis dans le texte. — Paris, Payot, 1937. — Prix : 20 fr. (français).

La forêt d'Argonne s'est trouvée à cheval sur les deux lignes de tranchées qui allaient parallèlement de la mer du Nord aux Vosges. Elle coupait le front et créait un *no man's land* que les deux belligérants avaient un égal intérêt à occuper, chacun pouvant craindre que l'adversaire cherchât à profiter de ce vide pour déboucher sur ses flancs ou ses arrières. De part et d'autre, on s'en est disputé la possession pendant quinze mois, et on a mis tant d'acharnement à cette lutte pour une bande de terrain de moins de trois lieues que « le nombre des combattants français ou allemands tombés en Argonne ne doit pas être loin de deux cent mille hommes », dit le général Rouquerol dans l'excellente monographie qu'il vient de consacrer à ces quinze mois de souffrance et d'héroïsme.

Il est gênant, certes, de parler d'un collaborateur qui est, en même temps, un camarade et un ami. Les éloges qu'on lui décerne

risquent fort d'être attribués à de la complaisance. Je n'hésite pourtant pas à répéter que l'étude de ces émouvantes actions de guerre est faite d'une façon remarquable, avec beaucoup de clarté, d'abord, avec précision, avec sûreté, et aussi avec pénétration, avec impartialité, avec modération. Et, en même temps, courageusement, sincèrement, sans rien cacher des fautes commises par les Français, sans diminuer en rien le mérite de leurs adversaires. Le général Rouquerol juge les gens et les faits avec beaucoup de bon sens, et en faisant preuve d'une parfaite connaissance de la technique professionnelle. Il n'ignore rien des questions qu'il est conduit à aborder et les traite à fond. Mais sans étroitesse, portant ses regards sur le passé et sur l'avenir. Il donne son opinion sur les mesures ordonnées, sur leur exécution, sur leurs conséquences. Il analyse le caractère de ceux qui commandent, de leurs subordonnés. Il n'hésite pas à montrer les erreurs des généralissimes, à insister sur les répercussions de la politique dans la conduite des opérations, sur la valeur souvent contestable des comptes rendus officiels, sur les difficultés rencontrées dans la pratique de la guerre de mines et sur son utilité, sur la genèse des moyens nouveaux mis en œuvre de part et d'autre, sur la qualité du matériel, etc., etc. Tout ceci est présenté dans un style limpide, avec quelques citations et quelques anecdotes peu nombreuses, mais bien choisies et caractéristiques, qui ajoutent au charme du récit, qui lui donnent de la vie, et qui font réfléchir.

Ce livre, que l'auteur appelle modestement un essai, me paraît être un modèle du genre. C'est une des meilleures monographies consacrées à des épisodes de la dernière guerre.

Lt-Colonel E. M.

Le fort de Souville, l'heure suprême à Verdun, par le général H. Colin, président de l'Association de la Division de Fer. Préface du général Dosse. Un vol. in-8° de la Collection de Mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la guerre mondiale, avec 3 cartes et 5 croquis. — Payot, 106. Boulevard Saint-Germain, Paris. — Prix : 27 fr. (français).

Ce nouvel ouvrage du général Colin étudie les grandes attaques des Allemands, du 23 juin et du 11 juillet 1916, pour s'emparer de la crête Souville-Thiaumont, dernier rempart de la défense de Verdun, et qui se sont brisées sur le fort de Souville dont le rôle a été primordial. Les souvenirs des anciens combattants évoquent d'une façon saisissante ces heures terribles de la défense, puis le général Colin fait l'exposé du dégagement définitif de Verdun par les victoires du 24 octobre et du 15 décembre 1916 qui sonnent le glas de cet immense effort des Allemands.

L'ouvrage est présenté au lecteur par une importante préface du général Dosse, qui écrit :

« Juin 1916 ! La pensée de toute l'armée française — on pourrait dire du monde entier — est anxieusement fixée sur Verdun.

A la suite de leurs attaques massives du 21 février, du 10 avril et du 25 mai, les Allemands ont occupé sur la rive droite de la Meuse les hauteurs de la côte du Poivre et des Chambrettes et le fort de Douaumont, observatoire particulièrement important.

Le 8 juin, ils sont venus à bout des derniers défenseurs du fort de Vaux et leurs premières lignes atteignent les pentes est

de la grande crête que jalonnent l'ouvrage de Thiaumont, les ruines de Fleury et le fort de Souville.

Si les Allemands réussissent à occuper cette crête, leur artillerie pourra battre, à moins de cinq mille mètres et à vue directe, Verdun et tous les débouchés des ponts de la Meuse.

Que la crête demeure au contraire entre nos mains et non seulement la défense sur la rive droite, comme l'a ordonné le général en chef, demeure réalisable, mais c'est aussi la possibilité de monter des contre-attaques qui nous permettront de reprendre Vaux et surtout l'observatoire de Douaumont.

La période juin à septembre 1916 pendant laquelle l'ennemi se rue avec un acharnement extraordinaire pour s'emparer de la crête Thiaumont-Souville constitue bien « l'heure suprême à Verdun », drame terrible et émouvant dont le général Colin nous expose les actes successifs : bataille du 23 juin, du 11 juillet et du 1^{er} août.

Nul plus que lui n'était qualifié pour narrer l'épopée de Souville, fragment détaché, et combien important, de l'épopée de Verdun.

Après avoir commandé le 1^{er} bataillon du 26^e R. I., puis le 26^e R. I., le colonel Colin a, en effet, assuré durant longtemps les fonctions de chef d'état-major du 6^e corps d'armée et à ce titre était à Verdun chef d'état-major du groupement Vaux-Douaumont, dénommé ensuite groupement E et sur le front duquel se produisirent les grandes attaques allemandes de juin-juillet 1916 en direction de Souville.

Les heures d'angoisse vécues alors ont laissé chez tous les acteurs du drame de tels souvenirs que point n'est besoin de faire de grands efforts de mémoire pour que tel ou tel événement réapparaisse devant les yeux aussi nettement que s'il s'était passé la veille.

Le général Colin a très justement constitué l'ossature de son livre avec des souvenirs personnels complétés par l'exploitation de documents officiels caractéristiques et précis. Il ne s'agit pas là d'un de ces romans historiques qui ont plus ou moins déformé les faits en leur donnant parfois une importance exagérée.

Pour que le lecteur vive plus intensément l'action, il a complété et vivifié la trame militaire, directrice de chaque acte du drame, par le côté humain emprunté aux mémoires de combattants de toutes armes et de tous grades, certains mêmes choisis parmi nos adversaires.

Zürcher Illustrierte. — Edition Conzett et Huber, Zurich.

Le numéro spécialement consacré à la défense nationale de notre patrie a été préparé avec beaucoup de soins. Tous les moyens de protection du sol et de l'air tant militaires que civils sont traités d'une façon instructive et claire par l'image et le texte. Une carte de la Suisse montre les secteurs des nouvelles Divisions et Brigades avec les photos de leurs commandants. Exposé réussi qui sert admirablement une cause qui nous est chère.

E. B.